

IMAGES DU PATRIMOINE

*La Solidarité Horlogère
Besançon*



BESANÇON

L'HORLOGERIE DANS LA VILLE



BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ

Sans trop tergiverser, les Suisses suivent le modèle américain et mécanisent leur production, donnant naissance à de grandes « fabriques produisant la montre de toutes pièces ». Cette production mécanisée de montres courantes constitue pour la Fabrique bisontine, ainsi que le rapporte l'adjoint au maire Sandoz en 1884 « une concurrence ruineuse [face] à l'ancien mode de fabrication et rédui[sit] l'importance et le nombre des établissements d'horlogerie qui produis[ai]ent la montre d'après l'ancien système, et qui cherch[ai]ent l'économie dans la division indéfinie du travail et l'avilissement des prix de main-d'œuvre¹⁶ ».

Le nombre de montres suisses importées en France s'accroît fortement au début des années 1880 et concurrence la production locale, qui chute à 353 000 pièces en 1887. En 1884, l'adjoint Sandoz évalue à 1 800 la perte des emplois dans l'horlogerie sur les quatre dernières années. La crise a pour conséquence le départ d'ouvriers, notamment vers la Suisse, et la baisse des salaires.

Concurrence et coopération

Cependant, l'interdépendance des industries horlogères suisse et française, tour à tour clientes et fournisseurs des composants de montre, n'entraîne pas le déclin de l'horlogerie. Les établissements bisontins achètent des mouvements suisses pour équiper leurs montres ou, mieux encore, expédient des boîtes (40 000 en 1888) « d'or pour la plus grande partie [...] à des fabricants suisses, qui nous les renvoient avec des mouvements qui ne paient aucun droit de douane, attendu que le boîtier portant le poinçon français, les montres sont considérées comme étant entièrement de fabrication française¹⁷ ». Par ailleurs, Besançon



Manufacture de boîtes de montre Lévy Frères, papier à en-tête, vers 1906.

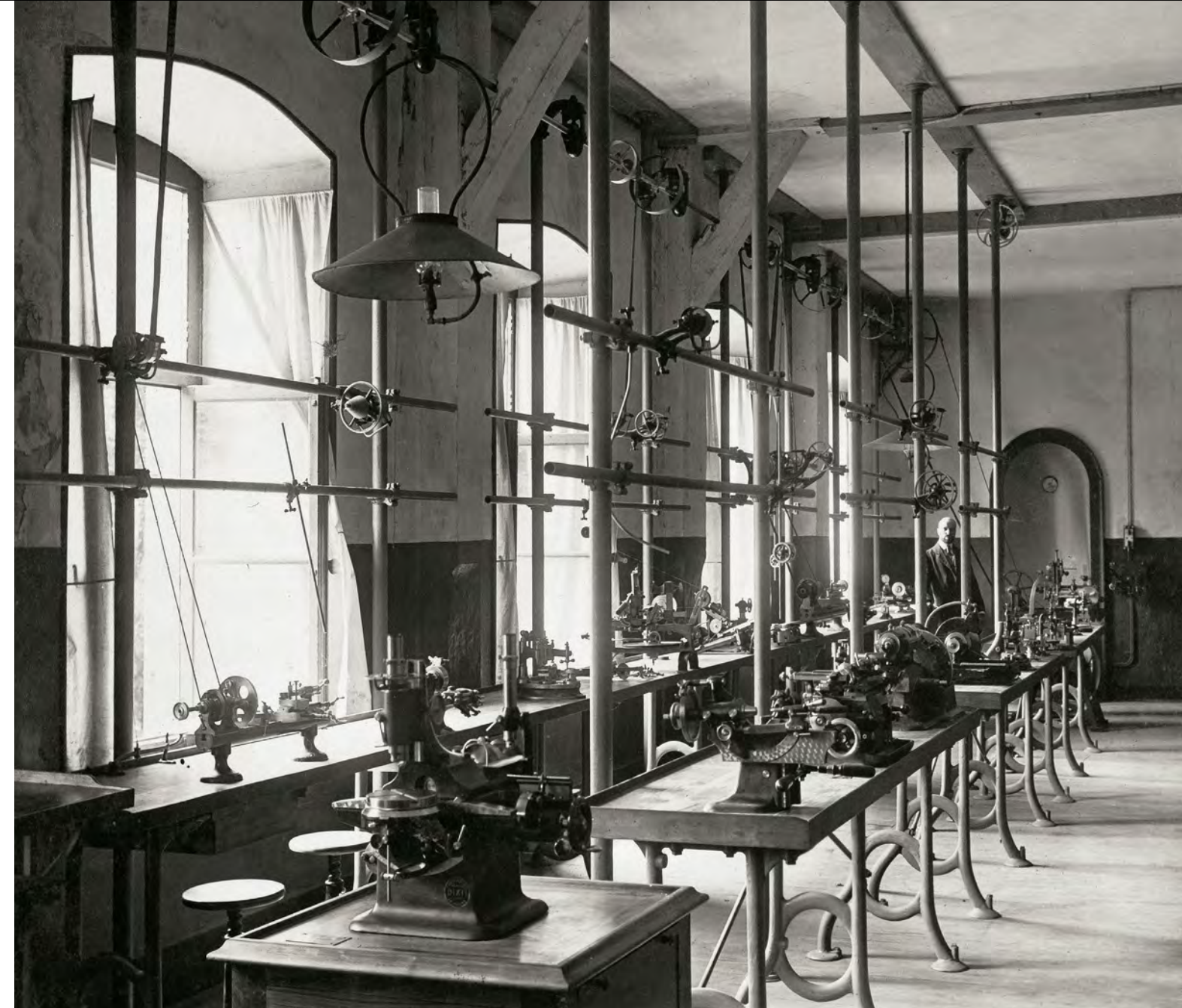
tend à s'imposer comme un important centre de décor des boîtes, où les fabricants suisses expédient les leurs, qu'ils confient aux mains d'« artistes » : émailleurs, graveurs, guillocheurs, etc.

En outre, suite au lancement de la fabrication mécanisée des boîtes de montres rue Gambetta, quelques tentatives de production à grande échelle voient le jour dans la capitale comtoise. C'est notamment le cas pour les ébauches et les mouvements, pour lesquels l'industrie bisontine est très dépendante de la région de Montbéliard (Japy) et de la Suisse. Vers 1890, la société Geismar et C^{ie} transfère à Tarragnoz l'outillage de son usine d'ébauches d'Annemasse afin d'équiper ses propres montres. Autre initiative visant à alimenter le marché bisontin : l'usine de la Société anonyme d'horlogerie de Besançon construite en 1891-1892 à l'extrémité de la rue Gambetta, qui disparaît dès la fin du siècle au profit de la fabrique de boîtes Lévy Frères.

Au moment où l'horlogerie bisontine connaît ses premières concentrations capitalistiques, la décennie 1880 voit un tassement de la production. Amorcée dès 1890, la reprise de l'activité est soutenue par diverses actions, institutionnelles, politiques et industrielles. Selon les chiffres publiés par la chambre de commerce pour l'année 1889, la Fabrique d'horlogerie de Besançon produit 381 317 montres (en or et en argent) sur les 425 760 écoulées sur le marché français, soit 89,5 % du total.

Un lieu de formation : l'école d'horlogerie

Devant l'ampleur prise par l'activité horlogère depuis le début du siècle, la profession, suivie en 1832 par la chambre de commerce du Doubs, demande la création par l'État d'une école d'horlogerie



Ecole municipale d'horlogerie. Atelier de fabrication mécanique de la montre, début 20^e siècle.

nationale à Besançon. Peine perdue, c'est la ville de Cluses (Haute-Savoie), non loin de Genève, qui est retenue en 1848 pour créer cette institution. En 1844 cependant, un établissement d'apprentissage pour mineurs est ouvert dans la capitale comtoise : l'Œuvre Saint-Joseph. Fondée par l'aumônier Célestin Faivre et installée dans la maison des Petits-Carmes, au n° 50 rue Battant, l'école est dotée d'ateliers d'horlogerie, de taillage de limes et de cordonnerie. Après le refus de la Ville d'en faire une école municipale, elle est transférée à l'hospice départemental de Bellevaux mais ferme ses portes dès 1852.

En 1862, la Ville se résout à ouvrir dans l'ancien grenier au blé (le « Grenier d'Abondance ») son école d'horlogerie. L'enseignement qui y est dispensé, partagé entre approche théorique et pratique, reflète les divisions du milieu horloger. Il faudra attendre 1889 pour que soit créée une classe de mécanique appliquée à l'horlogerie, et 1896 pour que soit adopté le principe d'une filière d'enseignement de la

mécanique. L'établissement est finalement nationalisé en 1891, ce qui débouchera sur la construction de l'École nationale professionnelle d'horlogerie en 1931-1933 par l'architecte Paul Guadet.

Et un lieu de sciences : l'observatoire

Construit en vertu du décret présidentiel du 11 mars 1878, l'observatoire de Besançon a une triple fonction : astronomique, météorologique et chronométrique. Ce dernier aspect intéresse particulièrement la profession horlogère, puisqu'il lui faut fabriquer des montres de précision de qualité supérieure (les « chronomètres ») afin d'affronter la concurrence étrangère qui la menace. Comme le fait remarquer en 1868 Aimé Laussedat, professeur d'astronomie à l'École polytechnique, « il est assurément extraordinaire et à peine croyable que dans l'état actuel des choses, on ne sache pas l'heure exacte dans une ville où l'on fabrique un millier de montres par jour¹⁸ ».



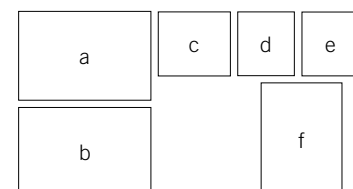
Magasin des Anciens Etablissements E. Robert, début 20^e siècle.

Moulin de Tarragnoz Geismar

« L'usine électromécanique de Tarragnoz » emploie 60 personnes vers 1900. Dénommée « Société anonyme pour la fabrication de pendants, couronnes et anneaux pour la boîte de montres (Anciens É^{ts} Edmond Robert) » en 1922, elle disparaît au tournant des années 1930.

Vers 1890, la société horlogère B. Geismar et C^o s'installe également sur le site de Tarragnoz. Dans les années 1880, les frères Geismar avaient fait construire une usine d'ébauches et de mouvements finis à Annemasse (Haute-Savoie). Par suite de la hausse des droits de douane touchant cette zone franche, la société décide de rapatrier son atelier et choisit Besançon, où elle possède rue Pasteur un atelier de monteurs de boîtes en or et en argent. L'usine de Tarragnoz emploie une centaine de personnes et fabrique en 1906 plus de 30 calibres différents (types de mouvements). La société Geismar est récompensée aux Expositions universelles de Paris (1900), Milan (1906) et Bruxelles (1910), et reçoit la coupe chronométrique en 1909. Elle utilise la publicité pour vanter dans des revues spécialisées la diversité de ses productions (montres à échappement à ancre et à cylindre), leur excellence

- a. Vue plongeante depuis le sud-est.
- b. Vue d'ensemble depuis l'aval.
- c. Boîte pour montre, première moitié du 20^e siècle (musée du Temps, Besançon).
- d. Chronographe à retour Geismar, deuxième quart du 20^e siècle (musée du Temps, Besançon).
- e. Montre de poche Ultra, milieu du 20^e siècle (musée du Temps, Besançon).
- f. Fabrique de montres Geismar et C^o, publicité, début du 20^e siècle (musée du Temps, Besançon).



Geismar



et leur accessibilité (montre « bon marché » Lauréa). La nouvelle société L. Bloch-Geismar et C^o, fondée en 1913, insiste sur le choix de fabriquer ses boîtes et ses mouvements, obtenus par « procédés mécaniques », afin de garantir une certaine interchangeabilité. Avec le fabricant Lipmann, elle est alors l'une des rares sociétés bisontines à produire ses propres mouvements de montres.

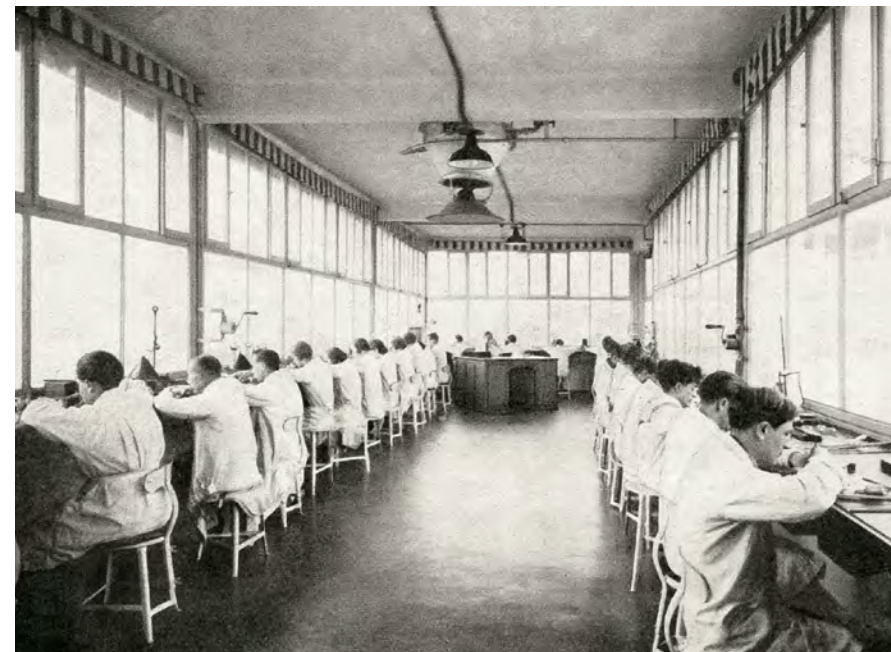
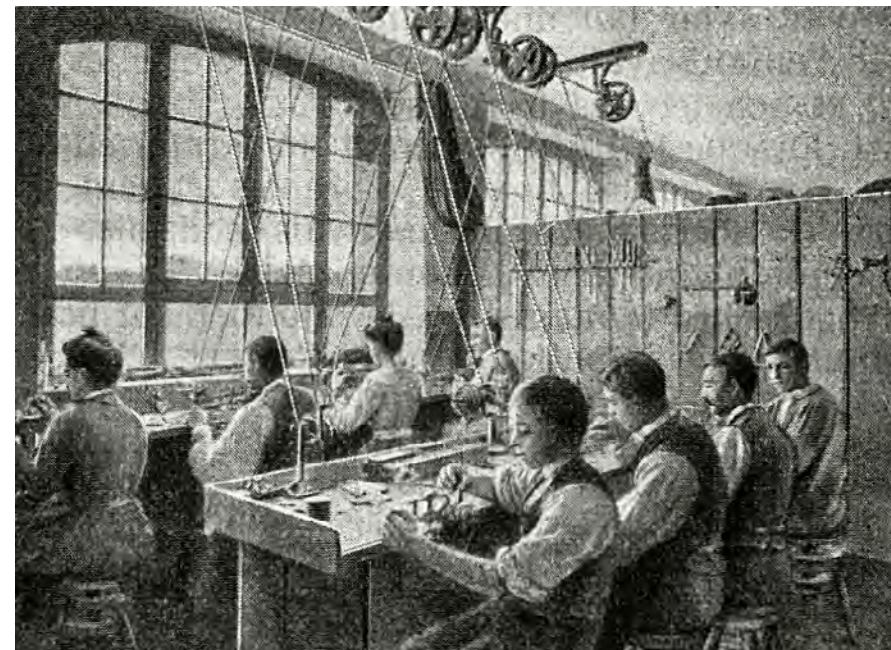
Après la Première Guerre mondiale, la société Geismar profite de la reprise et fabrique annuellement au début des années 1920 près de 80 000 ébauches de tous calibres. Elle subit cependant les conséquences de la crise économique de 1929 et est reprise vers 1934 par la société horlogère Maillardet, de Morteau, qui crée la raison sociale Ultra - É^{ts} Geismar. L'entreprise apparaît en 1943 sous l'appellation de Compagnie industrielle horlogère (marque Ultra) dans la plaquette-souvenir publiée à l'occasion du cent-cinquantième de la Fabrique d'horlogerie de Besançon. Dirigée après la Seconde Guerre mondiale par Michel Maillardet, elle produit, outre des chronographes et des montres de poche, diverses machines pour l'horlogerie. Elle est transformée en Sarl Ultra en 1949 et lance l'année suivante la montre Ultra Automatic,

dont le remontage est automatique, assuré par les mouvements du poignet. L'usine de Tarragnoz occupe alors 150 personnes. Malgré une diversification de ses activités, en particulier pour l'armement (fusées d'obus), l'affaire disparaît à la fin de la décennie 1970. Lui succède pendant quelques années la Société nouvelle auto-équipement, qui fabrique notamment des montres de bord pour l'automobile. Quelques bâtiments ont été démolis, la plupart d'entre eux ont été reconvertis et accueillent diverses activités de service et de loisirs, ainsi que des logements.

Le site de Tarragnoz a par ailleurs abrité d'autres sociétés travaillant pour l'horlogerie : rubis pour montres Perfecta en 1903, assortiments pour boîtes Simonin et montres-bracelets Parent et Cramer (marque Luxia) en 1929.



Rue des Chalets Lip



a. Atelier de sertissage mécanique, photographie publiée dans *La France horlogère* du 1^{er} mai 1908, (bibliothèque municipale, Besançon).

b. Atelier de pivotage mécanique, photographie publiée dans *La France horlogère* du 1^{er} mai 1908, (bibliothèque municipale, Besançon).

c. Lip : atelier d'emboutissage et de

numérotage, photographie publiée dans *La France horlogère* du 15 juillet 1933.

d. Lip : atelier de terminaison des montres-bracelets, photographie publiée dans *La France horlogère* du 15 juillet 1933.

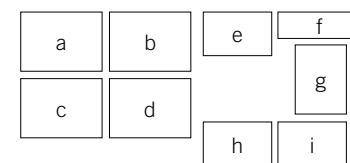
e. Fabrication de la platine, 1956, publié par Lip dans *Une visite aux usines Lip*.

f. Le chronomètre Lip et la montre Himalaya, 1956, publié par Lip dans *Une visite aux usines Lip*.

g. Publicité Lip, deuxième quart du 20^e siècle (musée du Temps, Besançon).

h. Montres de gousset Lip, avec fond et cuvette ouverts (collection Jean-Claude Vuez, Villers-le-Lac).

i. Montres de gousset Lip (collection Jean-Claude Vuez, Villers-le-Lac).

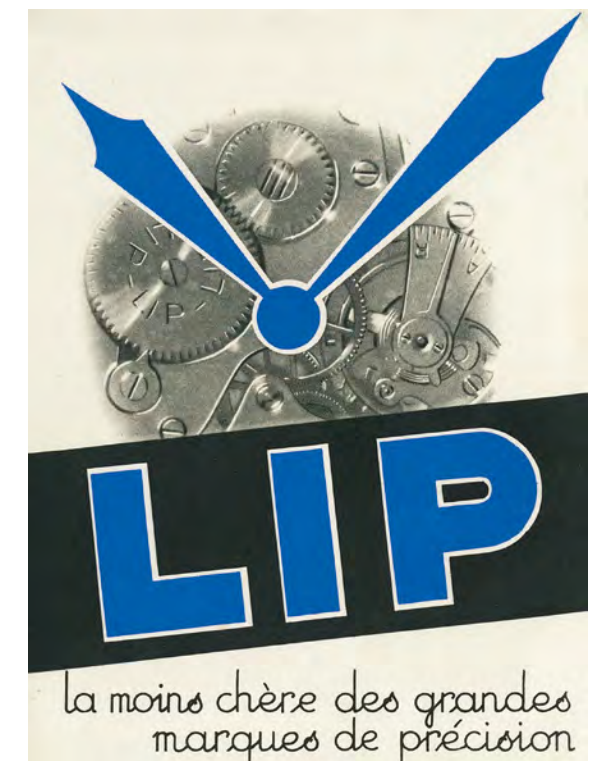


Lip



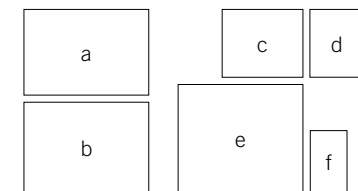
mouvements à ancre) en 1959, sans compter 136 000 micromoteurs électriques, 72 000 appareils d'automatisation pour matériel électroménager et divers appareils (comparateurs, galvanomètres, etc.). En un demi-siècle, l'usine de la rue des Chalets est passée de 1 000 à 10 000 m² de surface couverte et, d'après son directeur Fred Lip, elle « est devenue un dédale d'escaliers et de couloirs, accessoirement, des ateliers [...] Cette situation est incompatible avec l'horlogerie moderne qui exige des fabrications mécanisées, contrôlées et montées en chaîne ». C'est pourquoi Lip acquiert, dans le quartier de Palente, un terrain de sept hectares afin d'y construire un établissement moderne et adapté aux

besoins de ses productions. En 1960, le groupe Lip possède, outre l'établissement bisontin, deux usines (à Issoudun et Grenoble), ainsi que trois filiales en France (Le Pignon français SA à Besançon, la Société ornaise de construction à Ornans et Technic Ébauche à Maïche) et quatre à l'étranger (à Genève, Bruxelles, Milan et New York). Après le départ de Lip, les bâtiments (n^o 5 et 7) ont été convertis en logements. Ceux situés côté pair de la rue des Chalets abritent aujourd'hui diverses activités et services (commerces, salles de sport, logements, etc.). L'ancien bâtiment des services d'entretien situé à l'angle de la rue Beauregard est occupé par le centre Pierre Mendès-France.



Rue de la Ronde Hatot

Formé entre 1895 et 1898 à l'École d'horlogerie de Besançon, Léon Hatot se serait établi à son compte en ville. En 1911, il reprend la direction de la société parisienne A. Bredillard. En 1918, le conseil municipal de Besançon lui attribue une subvention à titre d'encouragement pour « l'installation de son usine 13 rue de la Ronde ». Construite en 1918-1919, cette fabrique d'horlogerie et de joaillerie est spécialisée dans le luxe : pendentifs, bracelets-montres, bagues-montres, châtelaines, bourse-montres, etc. Elle comprend un atelier de monteurs de boîtes mécaniques et des magasins pour fournitures au rez-de-chaussée ; un atelier de terminage de mouvements, un atelier de plantage d'échappements pour les pièces en série et un atelier pour la fabrication des cadrans métal au premier étage ; un atelier de remontage et de terminage des pièces soignées et un atelier de monteurs de boîtes de montres pour pièces platine au second étage. Les bureaux et un atelier pour décorateurs sont situés dans l'aile ouest, et la conciergerie et deux ateliers (mécaniciens et polisseurs) sont placés dans l'aile est.



- a. Vue d'ensemble depuis le sud.
- b. Vue d'ensemble des ateliers, 1933 (musée du Temps, Besançon).
- c. Horloges électriques Hatot, 1934, phot. Pierre Guenat (musée du Temps, Besançon).
- d. Notice de régulateurs et réceptrices ATO, 1929 (musée du Temps, Besançon).
- e. Atelier (contrôle ?), 1933 (musée du Temps, Besançon).
- f. Horloge Hatot, deuxième quart du 20^e siècle, phot. Pierre Guenat (musée du Temps, Besançon).

Hatot

En 1920, Léon Hatot fonde la Société anonyme des Éts Léon Hatot, dont le siège social est situé 23 rue de la Michodière à Paris. Il s'intéresse alors aux applications de l'électricité à l'horlogerie et collabore en 1923 avec l'ingénieur des Arts et Métiers Marius Lavet, diplômé de l'École supérieure d'électricité. Il se lance dans la fabrication de pendules et d'horloges électriques, commercialisées sous la marque Ato. L'usine emploie 53 personnes en 1930. En 1933, Léon Hatot acquiert la société Paul Garnier, spécialisée dans les systèmes d'horlogerie électrique et installée rue Beudant à Paris, dans laquelle il transfère ses ateliers l'année suivante. La marque Hatot existe toujours, propriété depuis 2000 du groupe suisse Swatch.



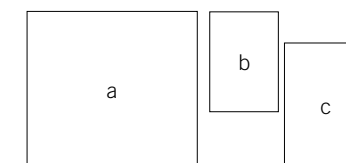
L'usine de la rue de la Ronde a été transformée en appartements. Les fenêtres des ateliers ont été modifiées et les toits en terrasse des ailes est et ouest, couronnés de balustrades, ont été remplacés par des appentis à croupes. Les dépendances, construites dans le prolongement sud, ont été détruites à la fin du 20^e siècle.





Sur la façade antérieure figure l'inscription « Société d'Investissement pour le Développement de l'Industrie Horlogère », surmonté du sigle SIDHOR et d'une statue en béton moulé figurant un aigle aux ailes

- a. Escalier à double révolution.
- b. Vestibule au rez-de-chaussée.
- c. Volée d'escalier du quatrième étage.



déployées entre deux colonnes (les armoiries de Besançon) reposant sur un engrenage. Édifiée en 1947-1948, l'usine accueille en 1950 la société Augé, auparavant installée rue Krug, active dans la fabrication de ressorts pour l'horlogerie et la mécanique de précision. En 1954, la SA Le Pignon français utilise 500 m² d'ateliers et emploie 140 personnes. Les 370 machines présentes à ce moment lui permettent d'effectuer les opérations de décolletage, taillage, pivotage et montage de petits ensembles. Elle n'apparaît plus en 1960, l'activité ayant vraisemblablement été transférée dans la nouvelle usine construite par Lip à Palente.

Deux autres sociétés sont signalées sur le site en 1957 : Epiard, qui fabrique des bracelets en cuir, et Cheval, qui produit des couronnes (remontoirs) et des pierres pour l'horlogerie (rubis). Vers 1975, elle déménage dans l'usine Tribaudeau, rue des Fontenottes. À cette date, la société Augé Ressorts travaille pour la micromécanique, l'électronique et l'armement et compte 195 personnes,

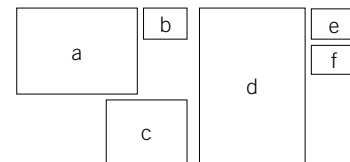
pour une production de 350 000 pièces par jour. En 1978, elle semble être la dernière société industrielle présente sur le site, qu'elle quitte en 1982. Racheté par un promoteur, le bâtiment a été divisé et aménagé en appartements et en bureaux. Le 3 juin 2014, il a reçu le label Patrimoine 20^e siècle (aujourd'hui Architecture contemporaine remarquable).



Rue Larmet Ganguin

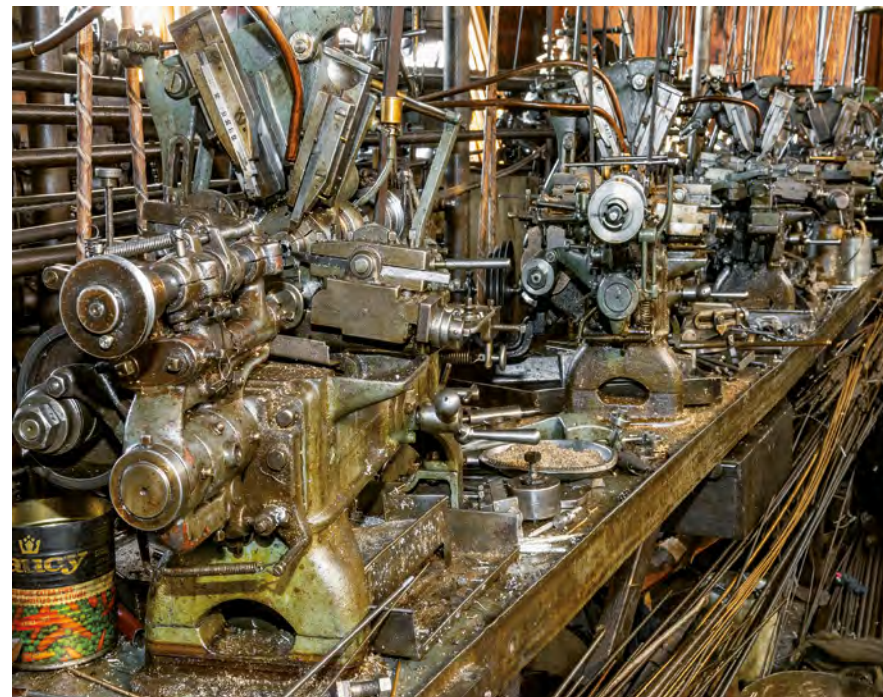


- a. Atelier de fabrication, vu depuis le sud-ouest.
- b. Plaque figurant sur la porte de l'atelier.
- c. Alignement des tours à décoller Petermann.
- d. Vue intérieure de l'atelier de fabrication depuis le nord.
- e. Cames de décolleteuses.
- f. Produits décollés.

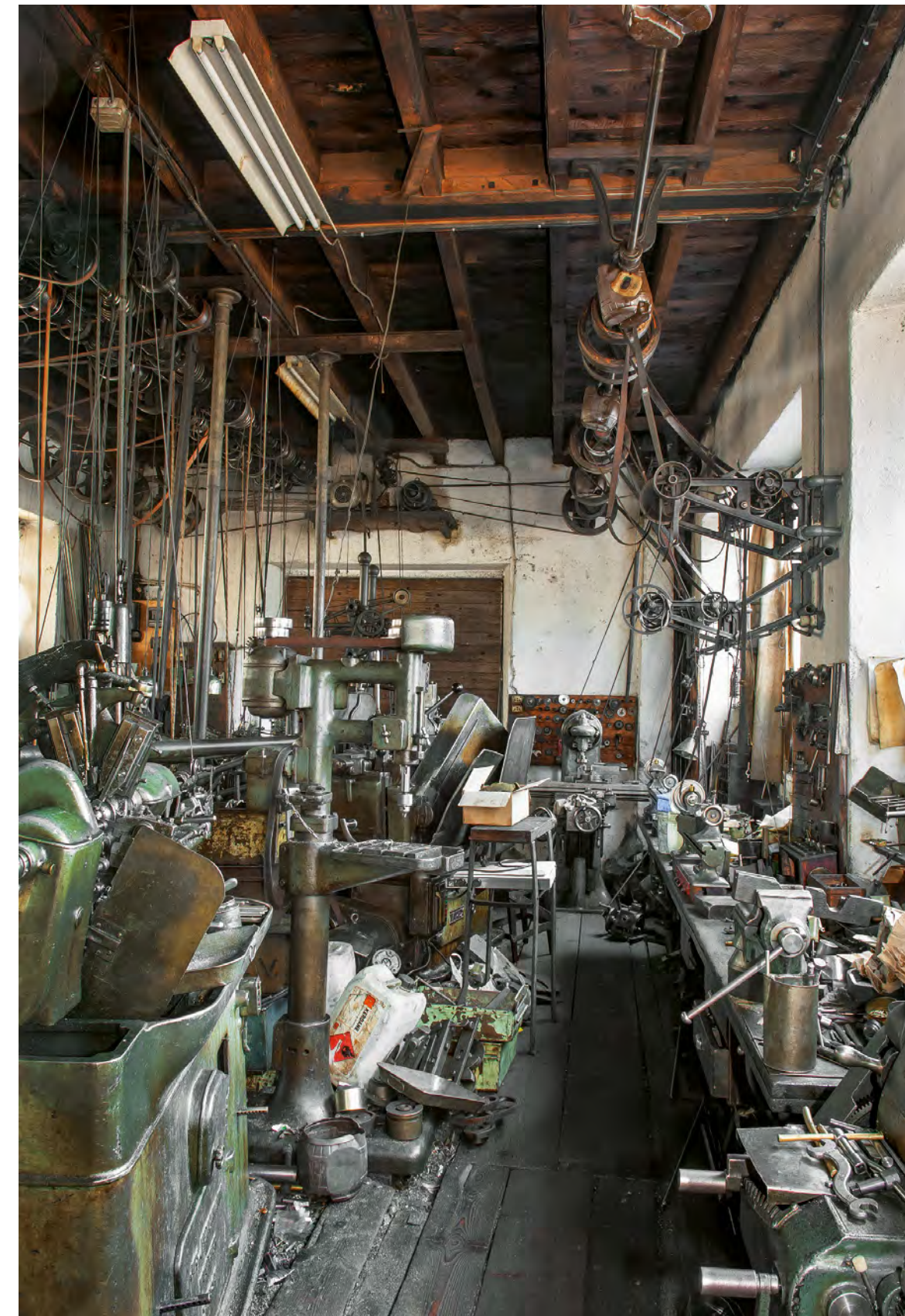


Cet atelier de décollage a cessé son activité en 2007. Face à la menace de dispersion du matériel en place, il a été étudié l'année suivante. L'origine de l'atelier est mal connue, mais il semble fondé dans les années 1920, peut-être par Marcel Ganguin qui l'occupe en 1928. Adossé au logement donnant sur la rue Larmet, il comprend également un petit bureau situé à gauche de la porte d'entrée. André Ganguin travaille avec son père dès 1939 mais ne reprend officiellement l'affaire qu'au début des années 1970, et l'exploite seul à partir de 1982. L'atelier emploie huit à neuf personnes au plus fort de l'activité, dans les années 1950, et trois seulement dans les années 1970. Le bâtiment appartient alors à M. Viénot, également propriétaire d'une petite entreprise de sous-traitance pour l'industrie du cycle à Hérimoncourt.

La société Ganguin travaille principalement pour l'industrie horlogère jusque dans les années 1970. Elle fabrique ensuite des pièces pour la bijouterie, la maroquinerie, le bâtiment et les articles ménagers, d'un diamètre de 1 à 42 mm, en acier, inox, laiton, argent, aluminium, titane ou bronze. Faute de repeneur, l'atelier a été démantelé et le bâtiment converti en entrepôt. Les machines étaient actionnées par deux moteurs électriques, placés contre le mur pignon sud, via quatre arbres de transmission et un système de poulies et de courroies en cuir. Des moteurs électriques individuels ont été installés sur certaines d'entre elles par la suite. Outre divers équipements (établis, four électrique Borel, compresseur, centrifugeuse de dégraissage), l'atelier comprenait 23 machines-outils datant pour la plupart des 2^e et 3^e quarts du 20^e siècle : 18 tours horizontaux de



Ganguin



marque française (Tarex), suisse (Petermann, Bechler à Moutier), allemande (Loewe & Co), américaine (Waltham, Beldi) et anglaise (Selson), une fraiseuse Huré (Paris), une perceuse à colonne, une rectifieuse cylindrique FSGT, un tour à meuler et une scie à métaux alternative horizontale. Posées au sol ou fixées sur des établis en acier, ces machines étaient alignées sur quatre rangées : deux d'entre elles étaient disposées le long des murs est et ouest, les deux autres adossées au centre de l'atelier, dégagant deux allées de circulation. Chaque tour à décoller était équipé de 4 à 7 outils de coupe permettant de travailler la tige métallique (perçage, filetage, alésage, fraisage), dont la progression était assurée par un contrepoids. Une pompe à huile distribuait, via un réseau de canalisations, le lubrifiant nécessaire. Une partie de ces machines provenait de la fabrique d'Hérimoncourt, fermée vers 1970.

Avenue de Montrapon Dodane



- a. Deuxième étage : intérieur, avec couloir et fenêtres à l'italienne.**
b. Portrait de Raymond Dodane, photographie, 1953 (archives de la société Dodane, Châtillon-le-Duc).
c. Vue intérieure du premier étage.

durs collés sur la dalle et formant une marqueterie, les murs et les plafonds d'Isorel mou peint en blanc. Certaines pièces ont des boiseries en chêne. L'architecte a aussi dessiné le mobilier et une partie des décors intérieurs. Les deux bâtiments annexes situés à l'ouest (garages et atelier), en rez-de-chaussée, reprennent le même parti constructif. Le jardin est formé de parterres de gazon occupant la terrasse en terre-plein, qui s'achève par un mur de soutènement en briques portant une balustrade et laissant passage à trois escaliers droits indépendants. Ces derniers conduisent au niveau inférieur occupé par la piscine, puis à un cours de tennis. L'usine Dodane fabrique des montres puis, à partir des années 1950, des chronographes à destination de l'Armée de l'Air et de la Marine. Certains modèles, équipés de calibres suisses Valjoux, sont commercialisés sous différentes marques : Airain, Airin, Chronofixe, Irame, Dod, Gab. La société fournit diverses administrations – Éducation nationale et PTT – mais sa clientèle est essentiellement liée à l'aviation, civile ou militaire, française ou internationale. La production atteint



Dodane



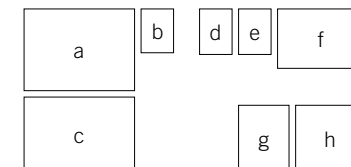
160 000 montres en 1978, 40 % du chiffre d'affaires étant réalisé à l'export. Michel et Laurent Dodane succèdent en 1980 à leur père Raymond à la tête de l'entreprise. Cette année-là, la société produit, avec 120 salariés, près de 150 000 pièces : montres à mouvement à ancre, montres électroniques à quartz, chronographes et compteurs. Elle est choisie en 1983 pour fabriquer le modèle 211 (hybride quartz-mécanique) intégré au tableau de bord d'hélicoptères (Tigre franco-allemand) et avions de chasse (Mirage 2000, Rafale, etc.).

En 1986, alors que l'effectif atteint 80 personnes, 60 % de la production (montres à quartz haut de gamme de la marque Laurent Dodane) est principalement destinée à l'Extrême-Orient, 20 % concerne des montres de moyenne gamme, et le reste les chronographes et autres appareils destinés à l'aéronautique. L'entreprise connaît des difficultés au tournant des années 1990, avec la perte d'un gros marché militaire et les conséquences économiques de la guerre du Golfe. Placée en

liquidation judiciaire le 28 septembre 1994, elle ne compte alors plus que 24 personnes. Elle ferme définitivement le 7 avril 1995. La famille Dodane reste cependant liée à l'horlogerie : en 2001, Laurent et ses deux fils créent à Châtillon-le-Duc la société Anode, qui exploite la marque Dodane 1857.

L'intérêt de l'usine est reconnu par une protection au titre des Monuments historiques : elle est inscrite par l'arrêté du 20 juin 1986, avec son décor intérieur et son jardin. Le site est successivement repris par deux promoteurs immobiliers et le bâtiment principal converti en bureaux en 1999.

- d. Ét's Raymond Dodane, publicité de catalogue, 1949** (musée du Temps, Besançon).
e. Ét's Raymond Dodane. Chronographes, 1949 (musée du Temps, Besançon).
f. Montage et contrôle de montres, 1952, photographie publiée dans un dépliant publicitaire en anglais, 1^{er} septembre 1952 (archives de la société Dodane, Châtillon-le-Duc).
g. Mouvement d'une montre chronographe Raymond Dodane (collection de la société Anode).
h. Montre chronographe Raymond Dodane et sa boîte (collection de la société Anode).

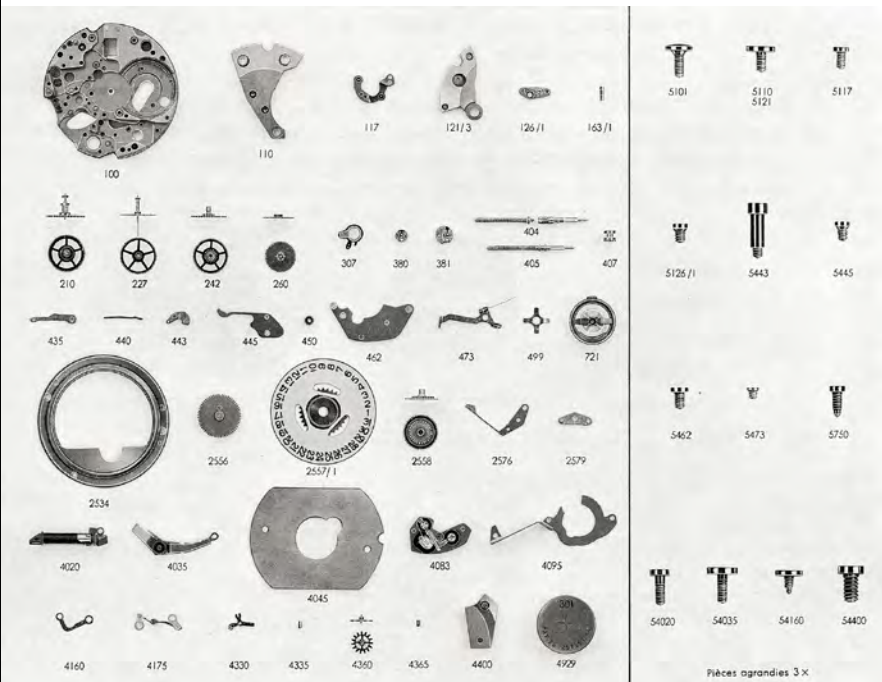


Palente Lip



Devenue leader national dans son domaine, la société Lip représente l'excellence horlogère à l'étranger. Cependant, malgré un pic de production en 1968 – 600 000 montres commercialisées –, elle connaît des difficultés à la fin de la décennie. Les

ventes sont en baisse (notamment à l'export) y compris pour les commandes d'armement, les stocks augmentent, le chômage technique et la réduction d'horaires font leur apparition en 1969, les déficits s'accroissent. En outre, Lip subit la concurrence de Kelton, qui

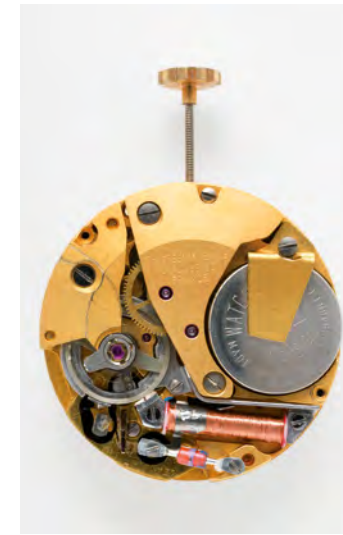


produit massivement des montres à mouvement simplifié. Après un premier dépôt de bilan en 1973 – l'usine emploie alors 1 150 personnes –, et un mouvement social majeur, Lip est liquidée et laisse place en mars 1974 à la Compagnie européenne d'horlogerie (CEH), qui reprend 830 salariés. Après

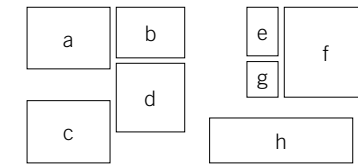
la disparition de la CEH en 1977, des ouvriers créent alors diverses sociétés pour poursuivre l'activité (Les Industries de Palente, Statische), travaillant principalement pour l'industrie micromécanique. En 1981, la SCOP Lip (Les Industries de Palente) quitte les locaux pour s'installer au 4 chemin des Montarmots.

Lip

- a. Atelier, 1973, phot. Fabrice Barbier (collection particulière).
- b. Atelier de chronométrie, vers 1972 (archives de l'Observatoire, Besançon).
- c. Calibre 11 1/2" – R 148 Électrique – 14 rubis avec éclat des fournitures, dessin imprimé, vers 1973, publié dans le *Catalogue des fournitures des mouvements français de montres*, 1973.
- d. Lip R 148, vers 1962, publié dans une plaquette de présentation en anglais (collection particulière : Henri Bonnet, Fournet-Luisans).
- e. Mouvement Lip R 148, vu côté ponts (collection Michel Simonin, Maïche).
- f. Montres Lip, troisième quart du 20^e siècle (musée du Temps, Besançon).
- g. Montre Minilip, début des années 1970 (musée du Temps, Besançon).
- h. Montre Nautic-Ski, publicité, 1966 (musée du Temps, Besançon).



C'est difficile de lire les heures... Il faut déjà être grand pour pouvoir le faire. Mais avec une Minilip en faisant un tout petit peu attention, on y arrive très vite.



Mise en vente en 1983 puis partiellement détruite par un incendie, l'usine est acquise en 1985 par la Ville et la chambre de commerce. En 1987, l'ensemble est réhabilité afin d'accueillir une pépinière d'entreprises. La centrale fluide et le service entretien, flanqués de la

cheminée ornée du logotype Lip, disparaissent à cette époque. La partie nord de l'usine, jouxtant le chemin de l'Ermitage, est démolie en 1987



et laisse place en 1989-1990 à un établissement bâti par la Compagnie générale horlogère (CGH), propriété du groupe japonais Hattori-Seiko,

récent acquéreur de la marque Yema. Il est aujourd'hui occupé par diverses sociétés (Lip Précision, Cratch, Keri Industries).

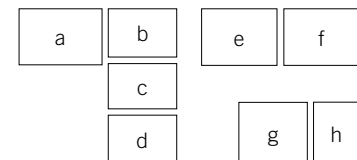


Rue Denis-Papin Kelton



- a. Entrée de l'usine, vers 2010, phot. Alain Prêtre (collection particulière).
- b. Machine de placage or des boîtiers et bracelets, vers 1980, phot. Alain Prêtre (collection particulière).
- c. Batterie de machines-outils (Fralsen Horlogerie), vers 1985, phot. Alain Prêtre (collection particulière).
- d. Atelier des bracelets : châtissage et cisailage des goupilles, vers 1980, phot. Alain Prêtre (collection particulière).
- e. Vue aérienne de l'usine, vers 1972, phot. Alain Prêtre (collection particulière).
- f. Atelier de décolletage, vers 1980, phot. Alain Prêtre (collection particulière).
- g. Publicité Kelton, 1970 (musée du Temps, Besançon).
- h. Publicité Kelton, 1972 (musée du Temps, Besançon).

L'usine Kelton est la troisième grande manufacture de montres établie au tout début des années 1960 dans la capitale comtoise. Elle voit le jour dans la nouvelle zone industrielle ouest grâce à la société américaine US Time Corporation. C'est pourtant un entrepreneur bisontin, Stéphane Boullier, qui est à l'origine de cette affaire. Propriétaire d'une petite fabrique de montres (marque Vixa) installée dans le quartier des Chaprais, au 14 de la rue des Villas, il s'associe en 1955 avec US Time Corporation pour commercialiser en France les montres de marque Timex. Boullier fonde alors Kelton et ouvre un petit atelier où les montres sont réalisées avec des pièces détachées en provenance de l'usine Timex de Dundee (Écosse) et des ébauches venant du Haut-Doubs. La demande de montres étant plus forte, un nouvel atelier est ouvert rue de l'Avenir, alors qu'un service de contrôle est installé au n° 13 rue des Jardins. En 1958, Boullier cède son affaire à US Time Corporation, laquelle conserve le nom de Kelton et lance la production à grande échelle dans l'usine inaugurée en 1961 au 1 rue Denis-Papin. L'établissement fabrique des montres mécaniques à mouvement simplifié (type Roskopf), dont la production passe



Kelton



de 148 000 unités en 1962 à 3 900 000 unités en 1972. L'effectif progresse de 1 720 personnes à la fin de l'année 1966 à plus de 2 800 en 1975, avec une main-d'œuvre à 60 % féminine. La société innove dans la distribution en proposant la vente dans les bureaux de tabac. Elle recourt massivement à la publicité et rend célèbres des slogans tels que « Pas assez chère pour être bonne ? Quel préjugé démodé ! » ou « Vous vous changez... Changez de Kelton ». L'usine est agrandie à plusieurs reprises : tranches T2 et T3 en 1965-1966 (mécanique et entretien, réparation du service après-vente), T4 en 1970 (horlogerie), T5 et T6 (fabrication des boîtes de montres, services administratifs et recherche) en 1975 et T7 (service expédition, fabrication des boîtes de montres) en 1977. La superficie couverte de l'usine atteint 44 000 m² sur deux niveaux. À l'exception des bracelets en cuir, tous les composants de la montre sont fabriqués à Besançon, de la boîte au verre, et une partie est exportée dans les autres unités Timex. Malgré une production record de cinq millions de montres en 1975, la société subit à la fin de la décennie la concurrence asiatique et l'arrivée du quartz. La production journalière

atteint encore 20 000 unités en 1982 mais les ateliers de production sont délocalisés vers les pays du Sud-Est asiatique. La dernière chaîne de montage est arrêtée à la fin de l'année 1982 et l'activité horlogère est reprise par la société Fralsen horlogerie. Cette dernière fabrique des pièces d'horlogerie et des boîtes

de montre, assure la distribution des marques Kelton et Timex pour la France, et travaille en sous-traitance dans le domaine de l'électronique. Les effectifs de Fralsen horlogerie passent de 1 716 personnes (dont 240 dans l'électronique) à la fin de l'année 1984 à 885 en 1988. Propriété du groupe Timex, la société Fralsen est toujours

présente sur le site, active dans cinq domaines de la mécanique de précision : la défense, la connectique, le médical, la mécatronique et l'horlogerie.

Vous vous changez... changez de Kelton.

Seuls les prix Kelton vous permettent ce luxe.

Vous vous changez... changez de Kelton!

Seuls les prix Kelton vous permettent ce luxe.

Montres Kelton de 23,95 € à 309,95 €

En vente : tabacs, papeteries, gâtis, magasins, quincailleries, etc.

KELTON